

## CHAPITRE GÉNÉRAL 2017

### Troisième conférence

#### ***Emerger des peurs et des insécurités***

Tâchons à présent d'entrer dans les arcanes de nos peurs et de nos insécurités. Cet exercice est d'autant plus urgent, aujourd'hui, que nous nous trouvons, précisément, dans une conjoncture historique qui exacerbe de mille façons les mécanismes, à la fois producteurs et faussement négateurs de ces sentiments.

Or, dans ce contexte social, politique et religieux extrémiste, le discours identitaire fanatique des religions joue un rôle essentiel dans lequel, si nous n'y prenons garde, nous pourrions nous aussi devenir complices. Je dis bien complices, car ce qui est en jeu aujourd'hui c'est la violence exclusive et fanatique à tous niveaux.

Comment « émerger » et contribuer à faire émerger le monde de cette peur mortifère ? La mort du Christ fut le résultat de trois peurs conjuguées : celle du temple qui se sentait menacé dans son rôle de pouvoir doctrinal et politique, celle des disciples, envahis par la crainte des conséquences de « l'affaire Jésus » sur leurs personnes et leur groupe de pauvres gens, et, finalement, peut-être aussi (c'est moins évident) la peur de l'occupant romain devant le risque de troubles sociaux nationalistes à caractère religieux. Chacune de ces catégories va créer ses propres mécanismes producteurs et négateurs de la menace. Un scénario très semblable à notre propre conjoncture mondiale.

#### **I Source et faux remèdes contre la peur et l'insécurité**

Les psychanalystes sont les spécialistes de l'accompagnement de ces mécanismes. Pour eux, beaucoup de nos insécurités ont leur origine dans des relations familiales traumatiques qui ont à voir avec l'histoire sexuelle des parents. Malgré les tests d'ADN, l'angoisse de castration des hommes, le doute sur leur virilité et leur paternité, sont des sources récurrentes, parmi d'autres bien sûr, de la violence masculine.

Mais ce doute existe aussi chez les femmes. Pour elles, c'est tout le discours patriarcal d'exclusion et d'oppression de la femme qui insinue le doute sur la valeur féminine. Dans les deux cas, l'insécurité productrice de peur et de violence exclusive provient d'un doute sur soi-même et sa propre capacité à exister.

Le paradoxe réside dans l'illusion néfaste que cette peur pourra être éradiquée par l'affirmation violente de l'Ego, machiste pour les hommes, ou « mamiste » dans le cas des femmes. C'est comme si le discours identitaire et la pratique d'exclusion de la

différence permettaient d'extirper le doute et la peur, en les projetant sur la « victime », le différent : la femme, l'étranger, le musulman etc. etc. Il s'agit, en quelque sorte, d'une négation « boomerang » qui nous revient sans cesse à la figure.

Pour écarter la menace et le doute sur soi-même que le différent, l'autre, représente, on souligne tous les traits qui affirment notre identité comme la seule valable et la seule option sécuritaire, en rejetant hors de soi tout ce qui ne correspond pas à ce modèle. C'est ce que Jacques et Jean proposaient à Jésus en appelant le feu du ciel sur le village samaritain qui leur avait refusé l'accueil. Eux aussi étaient coincés dans un discours identitaire et exclusif. Jésus s'y oppose farouchement. Au contraire, pour Jésus tout qui n'est pas « contre » nous est « pour » nous, quelle que soit sa différence.

Pour sortir de la spirale de la violence qui nous submerge aujourd'hui, il est urgent de réapprendre la sainte ambigüité du champ où cohabitent blé et zizanie, sans qu'on ne puisse savoir quel est l'un et quelle est l'autre. Il faut avoir l'apriori du « pour nous » et non pas celui du « contre nous ». Cette divine incertitude, ce flou sur le bien et le mal (l'arbre interdit), qui se trouvait déjà au cœur du jardin d'Eden, est la vraie condition d'une cohabitation pacifique.

Pour en revenir à ce premier et, à mes yeux, unique interdit, il nous faut dénoncer constamment nos dénis respectifs. J'aimerais faire ici une distinction, que d'aucuns ou d'aucunes trouveront arbitraire, entre l'égoïsme au masculin et l'égoïsme au féminin.

Il me semble que la peur de l'homme et sa violence propre sont plutôt enracinées dans l'égoïsme : le remède masculin contre la peur et le doute, c'est de ne s'occuper que de soi-même, sans assumer ses vraies responsabilités, au niveau de sa paternité par exemple. C'est ce qui s'est passé à Gethsémani et au Golgotha. L'Ego masculin, même partagé avec d'autres hommes, est souvent un monologue solipsiste avec lui-même, ses désirs et ses souffrances.

La violence sexuelle masculine, en particulier, est, le plus souvent, l'expression de cet égoïsme. L'ouverture intime au dialogue n'est pas le fort du mâle. Souvent, il revêt d'une fausse pudeur sa grande peur de s'ouvrir à l'autre, surtout à la femme. L'immense solitude masculine, depuis Caïn jusqu'à Judas et au-delà, réside dans ce mécanisme égotique récurrent.

Par contre, les stratégies féminines pour échapper à la peur et à l'insécurité personnelle, sont à chercher du côté de l'égoïsme. Il ne s'agit pas tant d'un mécanisme d'isolement mais bien d'une recherche permanente d'approbation et de confirmation. Je garde en mémoire cette délicieuse chanson, déjà ancienne, de Guy Béart dont le titre

dit tout : « Mais parlez-moi de moi, y-a que ça qui m'intéresse... » ! D'aucuns, comme Simone de Beauvoir et les idéologues du féminisme, pensent, avec raison, qu'il s'agit là de la revanche de la femme face à la dictature patriarcale.

Prise en otage comme un objet, la femme a créé des stratégies de séduction, utilisant tantôt la fragilité et tantôt la force. Depuis Eve avec son premier-né, en passant par Sara et Agar, Rebecca et Jacob, Bethsabée et Salomon Judith et Esther, la femme prend sa revanche sans vraiment changer les mécanismes de la société qui l'opprime.

C'est Marie qui inaugurerait une nouvelle parole féminine en rompant le carcan qui l'oblige à requérir la parole masculine au moment de prendre une décision. Le oui autonome de Marie est une vraie révolution féminine, sous l'inspiration de l'Esprit. C'est de ce côté aussi que se trouve, pour la Vie Religieuse féminine, le chemin de la vraie libération de toute violence : oser prendre la parole en puisant dans ses propres ressources spirituelles, loin des soumissions infantiles ou des stratégies de séduction égocentriques.

Egoïsme masculin et égocentrisme féminin sont souvent complices l'un de l'autre, afin de perpétuer la peur et la violence et l'improbable sécurité qu'elles prétendent garantir. Dans le contexte de la Vie Religieuse, cette complicité perverse se manifeste envers le cléricisme, mutuellement et tacitement assumé et que le pape François ne cesse de fustiger.

Pour que les Saintes femmes du Cénacle puissent aider les apôtres à émerger de leurs peurs et de leurs insécurités, je suppose qu'elles durent oser, à l'exemple de Marie à l'Annonciation, prendre la parole et rompre les nœuds du cléricisme et du patriarcalisme. Quel défi pour les femmes consacrées d'aujourd'hui !

## **II Peurs et violences dans le monde d'aujourd'hui**

Nier la différence qui me fait peur en prétendant l'effacer, ne peut que provoquer la violence. Le péché originel d'Adam et Eve n'est rien d'autre que la tentation permanente de manger l'autre, de l'assimiler à moi-même ou de l'éliminer.

Les idéologies populistes et nationalistes, qui resurgissent aujourd'hui un peu partout, jouent avec ces illusions mortifères de peur, d'exclusion et d'affirmation exacerbée d'une seule identité. L'écrivain franco-libanais Amin Malouf a écrit un livre très inspirant à ce sujet dont le titre est déjà tout un programme : « Les Identités Meurtrières ». Etant lui-même citoyen de diverses cultures et le fruit d'un croisement subtil de spiritualités et de religions, il plaide pour une identité multiple, hybride et mouvante comme alternative à la violence.

Dans la Bible, la différence entre l'homme et la femme est l'image et la ressemblance de Dieu. A partir de cette matrice divine de l'humanité, nous pouvons affirmer sans risque que toute différence révèle le Dieu divers. Pour nous chrétiens le dogme trinitaire est comme la confirmation de cette intuition si profonde : non seulement Dieu est le grand différent dans sa transcendance, mais il est encore le Dieu de la relation de différence irréductible entre le Père et le Fils. C'est l'Esprit Saint qui nous sauve de toute tentation de réduire Dieu à une seule image : masculine, blanche etc. etc. Dieu est le différent et la différence de Dieu c'est l'Esprit qui suscite, sans cesse, la diversité.

L'option préférentielle de Jésus pour les femmes, en renonçant, par son célibat, aux privilèges patriarcaux, dénonce la source de toute violence qui se cache au cœur de nos relations de genre. Il inaugure, ainsi, une nouvelle ère de relations non-violentes entre l'homme et la femme et, au-delà, entre toutes les créatures dans leur diversité divine.

Le défi d'une Vie Religieuse libérée du patriarcalisme, c'est de reconstruire des relations de confiance entre nous tous comme prémisses de la paix. Cette reconstruction commence à l'intérieur de nos propres communautés.

### **III Retisser des réseaux**

L'urgence des conjonctures actuelles nous invite, avec insistance, à passer à l'action. Si les choses sont ce qu'elles sont, après tant d'années d'option préférentielle pour les pauvres, où nous nous sommes pourtant consacrés à la justice et aux bienfaits du Royaume, c'est peut-être à cause de notre naïveté. Nous avons cru un peu trop vite qu'il suffisait de rêver et de parler de ce Royaume pour qu'il surgisse, comme par magie. Nous avons oublié la rude exigence de l'action pour que l'espérance soit plus qu'un slogan. Nous avons aussi sous-estimé la résistance des vieux démons : complexes et aliénations, même et peut-être surtout chez les pauvres.

Au-delà de notre générosité et de notre courage à toute épreuve, nous avons négligé la cohérence de notre témoignage. Le « déjà là » du Royaume, qui est en fait la seule chose qui puisse convaincre, passe par le témoignage de nos vies personnelles et communautaires. C'est là que le bât blesse. Nos contradictions invalident trop souvent nos discours et même, parfois, notre travail.

Seule une communauté plurielle, comme celle de Jésus, à contrecourant de toute compétitivité de clans, de races, de genre et de religion, a des chances de reconstruire l'indispensable confiance. C'est dans l'ouverture à la différence, dans nos communautés et en dehors, que nos charismes, mutuellement orchestrés dans une belle symphonie, deviennent féconds. Mais pour cela, il est prioritaire de prendre conscience, dénoncer et guérir nos égocentrismes au féminin et nos égoïsmes au masculin.

Il nous faut réinventer la mutuelle dépendance libératrice au lieu de la concurrence féroce et aliénante. Il est urgent de réassumer pleinement notre réalité de créatures, dans une joyeuses proclamation de notre besoin les uns des autres et d'un Autre pour exister vraiment.

Dans cette perspective, repensons ensemble, hommes et femmes, le sens de nos communautés mono sexuées. En aucun cas elles ne peuvent signifier la concurrence, la peur de l'autre, la fuite de la différence menaçante.

Au contraire, notre célibat, vécu ensemble, ne peut être que la décision de renoncer à la confiscation de l'autre pour moi et l'école de l'universel, de l'ouverture plurielle au monde. La priorité d'un célibat vraiment humain, vécu comme le choix pour Jésus, c'est la guérison de notre violence. La peur vaincue par l'amour nous ouvre petit-à-petit à la différence et à la diversité. Par cette décision, qui est aussi un renoncement, nous apprenons ensemble et proposons à ceux du dehors à passer progressivement de la violence à la paix.

La civilisation postmoderne nous confronte à un dilemme permanent. D'une part, nous sommes de plus en plus intégrés dans une multitude de réseaux qui nous connecte constamment et à tous les niveaux en temps réel. Il est impensable, aujourd'hui de rêver un monde en dehors de cette toile d'araignée mondiale.

Mais, par contre, la tentation du repli identitaire est plus à l'ordre du jour que jamais. Nous ne pouvons plus nous passer de Facebook ou des selfies. Mais ceux-ci, au lieu de nous transformer en une société interculturelle et pluri charismatique, attisent, au contraire, les peurs et les haines, les appels à l'exclusion et au mépris. Ce qui aurait dû nous unir en fraternité, nous isole et fait de nous des étrangers universels qui se sentent constamment menacés et croient, pour cela, devoir être menaçants.

Certains sites et moyens de communication ont déjà renoncé à publier les commentaires, souvent immondes, des usagers. Il s'agit d'une tentative de freiner la vague irrésistible de propos haineux, dont l'ignorance, mais aussi les multiples frustrations des oubliés du système, sont le creuset. Dans ce contexte, ne faut-il pas sortir de l'imbroglie virtuel pour recréer des espaces réels de relations, d'écoute et de dialogue ? Nous constatons qu'en dehors d'une consistance charnelle et interpersonnelle, il sera de plus en plus impossible d'offrir une issue non-violente, en particulier aux plus jeunes.

L'autre défi des réseaux, c'est le statut de la vérité. On sait maintenant que ces réseaux sociaux construisent des messages totalement virtuels, c'est-à-dire mensongers, pour atteindre leurs objectifs, politiques, économiques et même religieux. La sarabande

virtuelle, avec ses dimensions ludiques et oniriques, nous projettent dans un monde consciemment irréel qui devient le seul référent. Dans cet espace artificiel, les critères éthiques semblent se diluer, comme s'il s'agissait des règles d'un autre âge oublié. Le réel devient inexistant au profit d'une fiction universelle qui régent le monde.

Comment éviter que nos communautés deviennent, elles aussi, des espaces de fiction virtuelle ? Comment leur rendre leur consistance charnelle et historique réelle comme des contre poisons à cette pandémie virtuelle dont nous-mêmes sommes les victimes ? Voilà une curieuse révolution à opérer, pour offrir un espace thérapeutique où jeunes et moins jeunes puissent sortir du sommeil hypnotique qui banalise la violence et exacerbe les angoisses ? Comment sortir du face-à face solitaire et sécurisant de l'écran ? Il nous faut apprendre à « éteindre » et à perdre du temps ensemble à nous écouter et à oser parler de soi en dialogue au lieu d'éructer en solitaire sur les réseaux ses frustrations et désirs les plus obscurs ?

Je ne souhaite pas retourner à l'âge de la pierre. Mais je sens l'impératif de recréer une dialectique entre la réalité et le virtuel, pour récupérer le contrôle de nos instincts et de ceux du système. « Ma vie nul ne la prend, c'est moi qui la donne ». Cette affirmation de Jésus pourrait bien inspirer ce retour révolutionnaire à l'humain. Au-delà des robots et autres Pokémons, telle est notre proposition pour nous-mêmes et de la part de nos communautés pour le monde. Il s'agit d'une nouvelle façon de comprendre la résurrection comme un retour à la réalité vitale de nos relations. J'en appelle, en quelque sorte, à une « réincarnation » urgente de nos vies humaines.

#### **IV « Ne sois plus incrédule mais croyant »**

Sans l'incrédulité de Thomas j'aurais bien du mal à croire en la résurrection du Christ. C'est lui qui, en exigeant de mettre sa propre main dans les blessures du crucifié, garantit que notre foi reste enracinée dans l'histoire et dans le défi pascal. Sans lui, la résurrection serait un *happy end* infantile sans consistance. La croix et la résurrection sont définitivement inséparables.

Mais cela n'empêcha pas Jésus de reprocher à Thomas son « incrédulité ». Il ne critique pas un manque de foi. La foi de Thomas est sans doute plus profonde que celle de ses compagnons, plus pascalienne en tout cas. Non, il dénonce l'incrédulité. Celle-ci se réfère à la méfiance de Thomas face au témoignage de ses frères. Cette méfiance individualiste, qui prétend vérifier tout, est très postmoderne. Nous aussi avons perdu la confiance dans l'autre, dans les politiques, les juges, la police et même (surtout ?) l'Eglise. Nous ne croyons que nous-mêmes.

Mais, paradoxalement, notre incrédulité s'alimente consciemment de toute cette crédulité aveugle dans la fiction virtuelle qui nous « protège » et nous manipule. Notre foi doit retrouver cette bonne solidarité fraternelle adulte que nous appelons, dans notre jargon un peu suranné, l'obéissance. Retrouver l'apriori de la confiance en l'autre, avant toute chose, est aussi une condition de la foi chrétienne. Celle-ci, en effet, est entièrement enracinée dans le témoignage d'hommes et de femmes pécheurs et fragiles comme nous, enclins à se tromper comme nous. Et pourtant il n'y a rien de plus sûr qu'un frère, qu'une sœur dans la foi, pour avancer dans la nuit de ce temps.

L'antithèse de l'incrédulité n'est évidemment pas la « crédulité » que nos contemporains, en se basant sur la culture des nouveaux paradigmes, nous reprochent en souriant. Jésus ne dit pas à Thomas : « Sois crédule », ce que certains secteurs de l'Eglise nous répètent sans cesse, en espérant nous maintenir, spécialement les femmes, dans une soumission infantile. L'invitation de Jésus à Thomas va par un tout autre chemin : « Sois croyant ». Commence le difficile et beau chemin de la foi.

J'admire beaucoup les femmes théologiennes, d'Amérique du Nord et du Sud, qui, en refusant le carcan imposé de la naïveté, ont jeté la gourme pour explorer leur foi avec le courage ardent des adultes. Avec elles, il nous faut, ensemble, repenser constamment notre foi et renoncer à tout ce fatras de cosmovisions et théovisions mythiques. Si notre foi dépend de cette conception dépassée, alors elle ne résistera pas longtemps à la tempête postmoderne.

Dans l'Eglise, les femmes sont les nouvelles venues sur cette scène. Pour cela même, leur regard et leur intelligence ont le dynamisme, la fraîcheur et la nécessaire liberté des commencements. Les hommes, au contraire, sont souvent embourbés dans la stupide certitude des répétitions routinières et des vérités cléricales rouillées.

Réapprenez-nous à penser, sans le recours aux croyances apriori. Pour cela, réapprenez-nous à douter comme Thomas, mais aussi à faire confiance. C'est bien là le paradoxe mystique de la foi. : le doute comme travail de l'honnêteté intellectuelle et le pari mystique comme témoignage. C'est cela que Jésus demande à Thomas et à chacun de nous. Voilà ce que signifie être croyant, au-delà de nos crédulités confortables.

Les Saintes femmes firent émerger leurs compagnons de la peur et des insécurités. La Vie Religieuse féminine d'aujourd'hui peut, elle aussi, nous apprendre et apprendre au monde à être de vrais croyants et croyantes, au-delà du « théisme » naïf et médiocre du passé prémoderne, ou de l'athéisme brut, qui confond la foi et la crédulité pour tout rejeter en bloc. Entrons ensemble dans ce que certains appellent déjà le temps « post-

religieux », l'attitude croyante nouvelle de l' « anathémisme », Dieu au-delà de Dieu, de toute image.

Nous voici rendus à la frontière, où seul le saut de la barrière nous rendra libres (n'en déplaise à Trump !). La foi est devenue, aujourd'hui, un saut dans le vide, comme l'expérimentèrent tous les mystiques, une décision coûteuse, un choix pour la vie, « bien que ce soit de nuit », comme dit Saint Jean de la Croix.

Simon Pierre Arnold, OSB